

des enfants, des écrits

Il y a langue française et puis il y a langue de Ponti. Je préfère celle de Ponti, elle dit plus de choses. (Manon, 7 ans)

« Quand je vois des gens compétents dépecer tranquillement une œuvre quelconque et examiner les morceaux séparés [...] je m'étonne toujours, je me demande comment ils font. Moi, n'importe quoi, n'importe quel bout, pris au hasard, s'insinue en moi ou non. Et quand il le fait, il tire après soi tout le reste. »

Nathalie Sarraute, Les fruits d'or

L'œuvre grouille, foisonnante, fouillis diront certains adultes qui y perdent leurs repères. Elle est inclassable, mêlant avec le même sérieux de petits albums cartonnés sans mots et de grands formats à l'italienne comprenant de beaux volumes de textes et des images plein cadre qui en mettent plein la vue et puis se fracturent comme prises aux prismes d'un kaléidoscope ; alors des livres se redressent – formats à la française, toujours immenses, grandioses et loufoques à la fois. Par ci, des poussins facétieux, éclatés de bonheurs, bourrés d'énergie et par là, les images inaltérables des univers de contes dont le mystère aurait été poussé jusqu'à l'étrange. Les titres désappointent par leurs jeux de mots (*Sur l'île des Zertes*), leur aspect phonétique (*Okilélé*), leur bizarrerie (*Le Nakakoué*) à côté d'autres, dont le classicisme soudain inquiète (*L'arbre sans fin*) et jusqu'aux ISBN qui charrient variant encore l'album fermé. Est-ce bazar, bizarre ou... boz'art ? Le fouillis fond quand on finit par tirer un fil et que tout le reste vient et s'organise et structure en nous des poches de souvenirs dormants, des parts d'enfance qu'on croyait mortes et qui ramènent intacts fous rires et larmes secrètes, peurs et désirs confondus, quand on savait encore, jour et nuit, jouir dans les récits mille et une fois contés la frousse aux troussees ou bien la glousse¹.

« Grâce à la lame brillante du coupe-papier la page quittait l'ombre du cahier et s'ouvrait. (...) Ce qui était replié se déliait alors que pour nous, tout au contraire, quelque chose d'enfin clos en nous, au plus profond de nous, se contractait, devenait soi et faisait poche. »

Pascal Quignard, *La vie secrète*

● Tirons un fil et quelque chose finira bien par nous échoir.

S'intéresser à un auteur, c'est le lire, c'est s'intéresser à ses livres et le livre, la lecture, ça intéresse Claude Ponti. Son premier album, *L'album d'Adèle*, dédié à sa fille qui allait naître, il lui a offert comme une maison d'enfants, un abri, lieu de rendez-vous avec des histoires et des héros à orchestrer au gré d'une fantaisie intime. Stimulateur d'imaginaire, le livre permet à l'enfant qui grandit de rapetisser, de tester sa bonne mesure, d'expérimenter ses jeunes forces, de s'inventer un nécessaire de vie : un nom, une identité, des amis, une confiance, un passé... Le livre est un espace de choix et d'action où on apprend – ensemble – à regarder le monde, à le découper, à le recréer « avec l'eau des rêves » et c'est parce que ces activités-là sont vitales que les livres sont partout et quotidiens, dans les chambres, dans les cimetières, dans

¹ Dans *L'arbre sans fin*, Hippollène va à la pêche aux glousses avec son père. Et ça rigole quand ça chatouille.

le ciel, au sommet des arbres – antre d'écrivain – et que certains arbres ont même hâte de mourir pour devenir pâte à papier, livre à leur tour et pourquoi pas auteur² ? Broutille, elle, écrit « avec les choses qui font la vie » et, lorsqu'elle ouvre le Livre Braillard et rigolo : « Il hurle et la décoiffe. Quand elle le ferme, il se tait. »³

Lire, c'est apprendre à lire tous les livres du monde et les premières rencontres sont décisives car elles sont matricielles à l'instar du premier livre d'Adèle, le premier album de Claude Ponti, qui, le même jour, est devenu papa d'une petite fille unique⁴ et créateur de milliers de lecteurs qui hurlent de rire aux innombrables gags et se grisent au souffle des récits versant délibérément le su, le banal, le vécu du côté du farfelu merveilleux, du burlesque tendro-grave-réparateur. Car rien de réel ne vient tel quel habiter l'art, « Ceci n'est pas une pipe », « Ceci n'est pas une pomme »⁵, on n'est pas là pour nommer le monde mais pour le repenser à l'intérieur de limites humaines que le langage, mots et images, fouille, dépouille des douleurs inutiles, ouvrant à ce que chacun peut faire grandir en soi de meilleur.

La vie est pourtant au centre des albums de Ponti même lorsqu'elle semble figée par le dessin : des vêtements dépassent de la commode, de l'eau coule du robinet, la boîte d'allumettes a été ouverte, quelqu'un est passé par là...⁶ c'est la vie dont l'art est partie prenante, en témoignent ces références à des peintres « *Le Chef-d'œuvre ou les mystères de l'horizon* », « *Le Fils de l'homme* »⁷, à des musiciens - l'arbre qui abrite les chants d'oiseaux se nomme O'Messi-Messian - ou encore à des auteurs de littérature jeunesse comme Arnold Lobel dont, après la mort, on pleure le petit crayon de Monsieur Hulul.⁸ Les références animent l'œuvre de Ponti comme des repères, quelques directions aussi, seulement si les enfants en cherchent ; ces références-là ne snobent pas, n'excluent pas, elles affilient, font entrer dans le cercle des humains et de leurs semblables, leurs frères, les êtres de papier ; elles disent l'universalité de chaque vie même et surtout si, ici et maintenant, ça ne va pas très fort avec les autres (*Okilélé*), ou avec soi (*Le Doudou méchant*). Il arrive à Ponti de se citer lui-même : des signes se déclinent au fil des livres comme si l'œuvre s'étirait d'album en album, comme si elle se réfléchissait, comme si une histoire n'était pas si simple que ça à raconter, lorsqu'on préfère la suggestion, le murmure derrière les épaules des lecteurs à la morale pontifiante. Zerte est une sorte d'Ulysse aux pattes d'oiseau et au corps de cube rencontré dans *Adèle et la pelle*.⁹ Quand le Nakakoué vide Isaac, le puits, il en sort pas mal d'objets de *L'album d'Adèle*... Jouant à surprendre ces allées venues, on découvre dans l'excellent travail que Sophie Van der Linden a consacré à cet auteur, cette phrase dans *L'Album d'Adèle* : « On peut se laisser prendre au jeu des pair(e)s (...) : paire de

skis, de couverts, de pains, paire de lunettes... et Père Noël. »¹⁰ et, un jour, chez Ponti : « *Père de lunettes, père de pantalon, père de Klac...* »¹¹ Ça ne tourne pas en rond, non, ça met le récit dans son axe, au cœur du récit.

● Gloire aux histoires qui doivent courir le monde

« *Des albums comme Parci et Parla et L'Écoute-aux-portes¹², mettent explicitement en garde contre l'oubli du conte (...)* *Le Petit Chaperon Rouge est rendu aveugle parce que nul n'a lu son histoire "depuis mille ans"*¹³. *Dans l'épisode du Mont-Sitoubli, les personnages de toutes les histoires du monde sont prisonniers¹⁴ : le Minotaure et son labyrinthe, le loup déguisé en actrice chinoise, un traditionnel dragon bleu, Le Petit Chaperon Rouge grimpé sur le dos d'une statue africaine, une ogresse, un dieu inca portant une minuscule princesse dans une coquille de noix, un troll scandinave et un nain de Blanche-Neige, un petit martien, un poste de télévision, et Blaise, bien sûr... En franchissant l'abîme, ce cortège permet à l'héroïne de relancer une histoire arrêtée, de réveiller un lecteur endormi et d'empêcher les livres de s'effacer inexorablement.* »¹⁵

Dans *L'Écoute-aux-portes*, monde détraqué depuis qu'il n'y a plus personne pour transmettre les histoires, le firmament est désorganisé ce que suggèrent ces étoiles en rang comme en ordre de bataille...

Car enfin que serait un récit sans la manière de le raconter ?

« *On connaît l'histoire du souverain d'Orient qui demanda à son grand vizir d'écrire pour lui l'histoire du monde. Au bout de trente ans de recherches, celui-ci revint suivi d'esclaves qui portaient 40 volumes. Le souverain n'avait pas le temps de lire tout cela. Il demanda un résumé : on le lui apporta dix ans plus tard : encore 10 volumes : trop long. À la fin, le roi sentit sa mort venir. Le vizir rédigea un ultime résumé : des hommes sont nés, ils ont vécu, ils sont morts. C'était vrai. C'était général. Peut-être que ça ne suffit pas ?* »¹⁶

Jusque dans ses plus courts scénarios, Ponti ne simplifie rien, captant divers niveaux de sens et de sensations, comme lorsqu'il inclut, par exemple, *le processus narratif dans l'histoire* :

Dans *Au fond du jardin*, on a l'impression d'assister à un instant bucolique, le passage de deux coccinelles, deux papillons, deux souris et d'une fourmi... Hasard lorsque ces créatures se rencontrent pour offrir au melon tous ses sens et tout son sens ? Non, tout cela était astucieusement préparé par l'auteur et rigoureusement conduit à terme.

Dans *La Tempêteuse Bouchée*, un homme dort... près d'une tempêteuse bouchée ; à côté, des poussins font,

d'un brin d'herbe, une catapulte : ils lient la pousse avec un fil, la tendent au maximum, se projettent : la tempête explose, le vent souffle, l'homme s'envole... À l'instar de ce piège, le récit (qui en est toujours un) vient de démarrer.

« *Quand on lit un conte, on lit une histoire et, pendant qu'on la lit, en fait il s'en raconte une autre à l'intérieur du livre, pas avec des mots mais avec des concepts, des sensations, des impressions, des émotions, peut-être.* »¹⁷ Si l'histoire ne tient qu'à un fil, son déploiement en tisse des milliers d'autres qui font s'épaissir d'autres sens, les entrelacent, les condensent, libérant l'interprétation sous l'image symbolique : « *On ne peut pas construire des livres à plusieurs niveaux de lecture sans utiliser la symbolique...* »¹⁸

Il en est ainsi de *l'arbre*, symbole de vie, d'évolution par sa verticalité, le cycle de son feuillage, symbole de fertilité (bourgeon, fleur, fruit) et d'éternité, lui qui relie les trois niveaux du cosmos (souterrain, terre et ciel), symbole de la réciprocité des éléments (air/terre) quand il s'envole et se retourne, symbole de puissance (paternelle) quand il se dresse et de tendresse (maternelle) quand il se creuse, accueillant oiseaux et secrets. Chez Ponti les arbres sont même élevés comme des enfants, dans des coquilles de noix, pour découvrir le monde :

- L'arbre maison
- L'arbre de tous les fruits
- L'arbre aux secrets
- L'arbre abato

Les histoires de Claude Ponti vivent souvent ce que vivent les enfants qui prennent pour unité de temps la journée, du levant au couchant, acceptant la vie comme une belle évidence :

- « *Un matin, en fouillant dans le grenier, Oups trouve un doudou.* »
- « *Un matin, alors qu'il se promenait, Zouc trouva une forêt sur sa prairie préférée.* »
- ... et se terminer tout aussi naturellement :
- « *Et la nuit de ce soir-là, Oups s'endort avec son doudou...* »
- « *Maintenant, c'est le soir et c'est la fête (...)
la nuit sera douce.* »

Entre-temps, que d'histoires dans ce banal quotidien fait d'étrange et d'ordinaire (le propre du récit). Les enfants, spécialistes, « *dressent à coup sûr l'oreille en présence de l'inhabituel (...)
l'acte même de parler est un acte de marquage en présence de l'inhabituel.* »¹⁹ C'est pour ça qu'ils trouvent vite matière à langage dans cette œuvre, les petits, pointant l'inhabituel et l'intégrant, sans état d'âme, dans la vérité de leur vie. Chez Ponti, l'évidence est un mode narratif.²⁰ Des

poussins sont assis au bord d'une fenêtre. Elle s'envole ? Quoi d'anormal ! « *La maîtresse a dit d'étudier le A* » on l'étudie – c'est évident – mais alors : « *Tout le fantastique est rupture de l'ordre reconnu, irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable légalité quotidienne, et non substitution totale à l'univers réel d'un univers exclusivement miraculeux.* »²¹

Temps mais espace aussi : derrière ces brèches qu'ils ouvrent, les récits explorent les possibles, font passer au travers du célèbre miroir d'Alice, sœur, entre autres, d'Hippolène.

« *Prétendons et peu importe quoi, c'est sur ce jeu que l'invention s'installe. Le romancier, c'est celui-là qui trouve naturel de demander au petit chat s'il joue aux échecs. Et même lorsque l'écrivain a passé l'âge de faire la conversation au petit chat, la question demeure toujours de passer de l'autre côté du miroir.* »
Louis Aragon, *La mise à mort*

² Voir Ma Vallée, quand l'arbre O'Messi-Messian est ainsi décrit : « *Depuis qu'il sait qu'on fait les livres avec le bois des arbres, O Messi-Messian rêve au livre qu'il deviendra plus tard, quand sa vie d'arbre sera finie. Il voudrait que ce soit un très beau livre. Parfois, il se demande s'il ne va pas l'écrire lui-même.* »

³ *Brouille*, L'école des loisirs, p.15 et p.29

⁴ Dans *Georges Lebac*, L'école des loisirs, il est fait allusion à Anaïs P. - qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Adèle - et dont il est dit que c'est « *une personne très discrète, mystérieuse, une légende vivante.* » p.28

⁵ Œuvres de Magritte (1955 et 1964) dont Michel Foucault dit : « *"Ceci n'est pas une pipe mais le dessin d'une pipe", "ceci n'est pas une pipe mais une phrase disant que c'est une pipe" (...) dans la phrase "Ceci n'est pas une pipe", ceci n'est pas une pipe : ce tableau, cette phrase écrite, ce dessin d'une pipe, tout ceci n'est pas une pipe.* » M. Foucault, *Ceci n'est pas une pipe*, Saint-Clément, Fata Morgana, 1973, pp.17- 38

⁶ VAN DER LINDEN S., *Claude Ponti*, éditions Être, 2000.

⁷ Œuvres de Magritte, (1955 et 1964) citées par Sophie Van der Linden, *Claude Ponti*, éditions Être

⁸ *Georges Lebac*, p.28

⁹ cité par Sophie Van der Linden, p.47

¹⁰ idem, p.24

¹¹ *Georges Lebac*, p.26

¹² PONTI C., *Parci & Parla*, L'Écoute aux portes, 1994 & 1995, L'école des loisirs

¹³ *Parci et Parla*, p.21

¹⁴ *L'Écoute-aux-portes*, pp.29-32

¹⁵ VAN DER LINDEN S., déjà cité, pp.69-70

¹⁶ FRANCOIS F., *Pratiques de l'oral*, Nathan Pédagogie, 1993, p.152

¹⁷ Claude Ponti, dans ACCES, *Les Cahiers* n°3, p.52, cité par Van der Linden, p.80

¹⁸ VAN DER LINDEN, déjà cité, p.80

¹⁹ BRUNER J., *...car la culture donne forme à l'esprit*, Eshel, 1991, p.90

²⁰ VAN DER LINDEN, déjà cité, p.108

²¹ CAILLOIS Roger, *Au cœur du fantastique*, Gallimard, 1965, p.161

Chez Ponti, on va au bout du bout du monde jusqu'au seuil, celui qu'un jour on franchira : « *Si ma vallée est toute petite dans une vallée plus grande, alors, un jour, j'irai voir* »²², ou celui qui n'aurait jamais dû être franchi : « *Ils étaient au bord du Monde. C'était un endroit terrible où personne ne pouvait avoir envie d'aller exprès.* »²³ Et c'est peut-être pour ça que Ponti signale l'existence du « *mauvais chemin qui fait exprès de perdre les gens* »²⁴, à côté des « *chemins où l'on se raconte des secrets que personne ne connaît* »²⁵ : nécessité d'avancer et de savoir se retourner. Car on avance, chez Ponti, à tous les sens du terme. Mieux, on court, on glisse, on saute, on plonge, on nage, on vole, on passe... allant ailleurs si ça ne va pas ici tout en n'oubliant pas de faire une mémoire à son histoire. Et c'est parce qu'on sent qu'il a pu y avoir ou qu'il pourrait y avoir de la casse dans cette enfance un peu vite associée au paradis perdu, que le secret est vital, pour se défendre : « *Je suis le Nakakoué et je connais le secret.* » ou pour se protéger : « *C'est un arbre muet. Il ne répète jamais rien à personne.* » Savoir se taire sur l'essentiel, ne pas parler pour les autres, les adultes donnent l'exemple : lorsque l'enfant, à qui le père vient d'expliquer qu'il y a une « *nuit des papas* » pour faire les bébés, interroge sur la « *nuit des mamans* », le père répond : « *Pour les mamans, je ne sais pas, il faudra le leur demander.* »²⁶ L'intimité est sienne et Ponti s'applique la règle à lui-même : « *Les grands-mères, les arrière grands-mères, la filiation d'Hippollène c'est une échelle pour que les lecteurs aillent dans leur propre passé. Je ne veux pas mettre les pieds dans leur passé.* »²⁷ On n'empiète pas mais on veille les uns sur les autres, on garantit la sécurité des plus faibles. C'est ainsi que dans *Ma Vallée*, lorsqu'un arbre est arraché par un ouragan, qu'il s'envole en dévoilant ses racines (peut-on être plus à découvert ?) le texte – jusque-là en standard – affirme – en italiques : « *Vite, on ne va pas laisser tomber des enfants comme ça !* ». Si l'harmonie est sans cesse suggérée, texte et images confondus, si le tendre, l'aimant, le caressant est omniprésent (voir le rôle des mamans : « *La mère-Vieille-du monde* » dans *L'arbre sans fin* et « *La Maman-de-Toutes-les-Mamans* » dans *Pétronille* et encore celle de *Tromboline et Foulbazar*), si la dure réalité de vivre peut régulièrement se délester grâce à la mise en place d'un « *infini labyrinthe (escaliers, échelles), univers parallèle dont la vie reste ignorée du commun des mortels et dont les acteurs (gnomes, trolls, etc.) apparaissent par enchantement lorsque le monde des humains s'endort...* »²⁸, ni la violence (celle des autres – *Okilélé* –, celle qu'on porte en soi – *Le Doudou Méchant*), ni la mort, ni la pourriture ne sont exclues, elles font partie de l'équilibre d'un monde où « *la vie, c'est la mort* » et Ponti n'a pas l'air de vouloir juste divertir ses lecteurs, les éblouir, les distraire de l'existence qui pèse parfois, mais il leur donne rendez-vous précisément à cet endroit-là : « *Grandir quoiqu'on fasse*

c'est être seul (...) moi je m'adresse à l'enfant qui est dans ce livre. »²⁹

Ce qui n'empêche que dans ses livres, on rit, on rigole, on pouffe, on glousse, on s'esclaffe, on se marre, on se bidonne, on se gondole, on tombe à la renverse sous les chatouilles, on se trémousse, on s'éclabousse... parce que « *c'est jamais trop quand c'est bien* »³⁰, parce que rire rime avec grandir³¹, et qu'on en profite jusqu'à l'excès sans doute parce que c'est dans l'excès que se révèlent les mécanismes sociaux qui toujours ont « *du jeu* », interstice propice pour tenter de se glisser dans la fatalité et l'atteindre. « *Il y a la langue française et il y a celle de Ponti* » affirme Manon, CE1. Et la particularité de cette langue c'est de « *jouer avec les mots.* »

« *En gros, il s'agit de saisir le langage comme mouvement plutôt que comme système unifié obéissant à des règles.* (...)

... ne pas penser la langue comme machine structurelle, mais le langage comme lieu de glissements de sens. »

Frédéric François, *Pratiques de l'oral*, p. 52, p. 72

● Les mots en jeu ou l'enjeu des mots

À l'école, pour un enfant, la première confrontation avec le langage écrit c'est son nom et le nom, chez Ponti, c'est l'origine, l'identité, le permis de vivre avec les autres : « *Quand on est perdu et qu'on a un nom, on est déjà un tout petit moins perdu, dit la tortue en s'avançant d'un pas minuscule.* »³² Dans *Ma Vallée*, on commence par se nommer. Hippollène traverse les épreuves de *L'arbre sans fin* pour se faire un nom : « *Hippollène la découvreuse* ». Oum-Popotte doit trouver un nom à son ami mais « *il ne connaissait pas de magasin où on vendait des noms.* »³³ Zouc ayant « *tout oublié même son nom* »³⁴, est condamné à errer « *ailleurs* », « *nulle part* », « *n'importe où* » mais lorsque son ami fendille sa coquille pour naître, il parle en son nom, le nom propre, au plus proche de l'origine du langage, de sa forme articulatoire : « *Bé-bé* ». ³⁵ Plus récemment, le banc public s'appelle Georges (Brassens ?), le square se nomme Albert-Duronquarré, à 5h17 il y passe des Rats Kmaninotts, le volcan c'est le Fougipopotélt, l'aventurier de 6h48 ne peut être que Firmin Gellant, et à 10h10, les sœurs Toupareil ont pour amoureux les frères Homaimé, tandis qu'à 4h01, le dernier visiteur a pour nom Ouh'ouh'you'hmmm" ce qui, nota bene, se prononce Martin.

La plupart du temps, les inventions nominatives (même s'il existe des Ewan, des Liliana Rose, des Jules, des Tom, des Mathilde et des Djellal) remontent le temps de l'Histoire, à l'assaut des branches du grand arbre généalogique pour propulser énergiquement les lecteurs dans du sens colossal,

leur faisant rejoindre mot à mot, thème à thème, la légende des hommes les initiant, parce que c'est leur bien, à puiser dans la grande fable du monde, à la prolonger. Les références, chez Ponti, sont fondatrices d'un être social.

Le vilain petit canard se mue en Okiléle, Blanche-Neige est une Crapouille qu'on avait transformée en princesse, Le petit Chaperon Rouge erre sans regard, à 2 H 45 Rose-Caramelle raconte aux poupées et aux peluches cette histoire de toutes les histoires, celle de « *la petite fille transformée en mouche minuscule par une sorcière jalouse de sa beauté, et qui a dû allumer toutes les étoiles du ciel avec une seule allumette juste avant que la nuit ne tombe, sinon son prince endormi ne se réveillerait jamais.* »³⁶ Et, comme s'il écrivait bord à bord, comme s'il cousait ses textes à petits points, Ponti capte, dans ses mailles, les histoires des auteurs qui viennent juste de mourir, peut-être pour qu'elles ne se sentent pas orphelines: c'est ainsi que Ranelotte, dans sa contraction, rappelle à notre souvenir un certain Ranelot et une autre Verdurette.³⁷ Claude Ponti, l'homme des liens, l'homme des ponts (Mine dans *L'Écoute-aux-portes*, *Le Chien invisible* offrent leur corps pour faire passer les grands mythes ou les héros circonstanciels, *Pétronille*, d'une mère de cheveux, fait franchir l'océan à son héroïne...) montre qu'au-delà de la simple juxtaposition, il procède par reprises modifications, trouvant dans le jeu des références non pas une mine à citations mais un terrain fertile de création.

Déjà, dans *Ma Vallée*, il suggérait qu'aucune histoire ne se répétait à l'identique :

- ◆ Quand le vent moyen souffle, on se disperse un peu partout dans la Vallée.
- ◆ Le premier, celui qui est le plus loin, raconte une histoire.
- ◆ Quand le vent l'apporte au deuxième, l'histoire a déjà changé.
- ◆ Le deuxième la raconte à son tour, et le vent la change encore.

| - Soyotte a fait un clafoutis aux cerises et l'a caché sous son lit.
 | Je l'ai goûté il est fameux. Je l'ai caché ailleurs. Qui en veut ?
 | - Soyotte a fait un chatouillis en crise et a craché sous son lit.
 | Dégoûtée, elle a fait « meuh ! » chez le tailleur qui est vieux !
 | - Le coyote a vu un chat rouillé en chemise et l'a couché dans son nid. Il a fait mieux chez ma sœur qui mange des pneus.
 | - La bouillotte sur un châle mouillé s'est mouché dans les plis du rapporteur en tranches de tarte aux cheveux.
 | - Blounotte râle, toute mouillée, elle a été douchée par un papoteur sans manches qui lui a mis une carpe sur les yeux !

Autre reprise célèbre chez Ponti, celle qui consiste à faire volontairement entrer l'oral dans l'écrit, la langue première, celle qui rapporte les mots tels qu'on a cru les comprendre (*pestaclé*) tandis que, sans les voir, on les coupait au gré

d'une extrême sensibilité à leur sonorité (*un faux teuil, une vraie chaise*), unique porteuse de sens. Les poussins sont les champions de ce langage originel qui, repris dans le cadre de la création littéraire, ne revient pas pour coller à la situation linguistique des enfants, pour leur plaire en s'adaptant à leurs possibilités, il revient sur le mode poétique pour les émouvoir intensément, augmenter leur puissance de sensation, faire grandir leur sens du langage. Quand, devant le Bord du monde, le Nakakoué dit « *c'est un pays où personne pouvait avoir envie d'aller exprès* », on croit retrouver les accents du héros du Voyage au bout de la nuit : « *et puis on plongeait dans la sale aventure, dans les ténèbres de ces pays à personne.* »³⁸ quand, au plus fort de l'émotion, la peur, l'angoisse trouvent dans le caractère primaire, les accents premiers, la forme la plus sincère et la plus brute d'expression.

● Un lecteur en action c'est un lecteur en formation

On a souvent l'impression, en lisant Ponti, qu'en même temps qu'il raconte une histoire aux enfants, il les assiste dans leur perfectionnement de la lecture. Faut-il, pour goûter un récit, être capable d'en *anticiper* la suite ? Une image, parfois, démarre sur le recto pour se déployer au verso. Est-il question de ne pas avaler les pages mais d'en goûter le travail

²² *Ma Vallée*

²³ *Le Nakakoué*, pp.30-31

²⁴ *Pétronille et ses 120 petits*, p.21

²⁵ *Le doudou méchant*, p.11

²⁶ *Ma Vallée*

²⁷ cité par Van der Linden, p.125

²⁸ GUICHARD J.P., « Le livre du monde », dans *L'aventure littéraire dans la littérature jeunesse*, sous la direction de C. Tauveron, CRDP de Grenoble, 2002, p.37

²⁹ idem, p.77

³⁰ *Le robinet qui fuit*, p.28

³¹ *Adèle et la pelle*, pp.24-25

³² *Zénobie*, p.11

³³ *Le chien invisible*, p.125

³⁴ *Le Nakakoué*, p.15

³⁵ Voir le travail qu'a fait Didier Delaborde sur ces noms dans Bouquins/potins, « *Claude Ponti ou une clé des songes* », Médiathèque de Metz, hiver 1993, n° 9-10, p.22-36

³⁶ *Georges Lebac*, p.42. On retrouve ainsi les transformations successives des princesses, *Blanche-Neige*, l'allumeur de réverbères du *Petit Prince*, *Allumette*, *La petite fille aux allumettes*, *Cendrillon* et *La Belle au Bois Dormant*.

³⁷ *Ranelot et Buffolet*, Arnold Lobel et *Pauvre Verdurette*, Claude Boujon, tous deux à L'école des loisirs.

³⁸ CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, Folio, p.26

par des retours en arrière ? Dans *Le Doudou Méchant*, on apprend, au moment du repas final que Doudou a une Dou-doune (il l'a rencontrée page 41) et dans *Georges Lebanc*, on évoque, sans la montrer, Ysaline Troisamours mais on lit qu'elle est « appuyée à son petit mur (juste au-dessus du 6^{ème} mât en partant de la droite page 13). » Tout cela est, vérifications faites, exact. S'agit-il, dans les albums, de faire un va et vient entre le texte et les images, de faire des inférences ? Des albums comme *Sur la branche* s'y emploient :

Madame Brosselevant, la mère oiseau, vérifie que ses petits sont là, le lecteur participe. Pour les solitaires, c'est facile : Kéfrène c'est celle qui a « toujours la tête en l'air », Pierre-Kiroul, celui qui « écoute toujours de la musique », etc. Là où ça se complique, c'est pour les couples : Amari-lisse a invité son amoureux. Ce pourrait être ces deux-là, câlins comme tout, l'un avec un cache-col, l'autre un bandeau sur les yeux. Mais non, ça, c'est Duvette qui a toujours froid et Ylli-Chouftou qui ne peut dormir que dans le noir (mais dans le texte, les expressions qui les désignent sont séparées).

Ce pourrait être ces deux-là, au bord extrême de la branche, mais la légende de leur image parle de Vignette « tout contre Pioussouf » ; alors, il peut s'agir de ces deux autres, contre la mère. Un retour en arrière l'infirmes : c'est Pioussouf qui est contre la mère, et, deux pages suivantes, deux cœurs au-dessus des deux du bout de la branche confirment leur identité et leur situation amoureuse. Quand tout est repéré, la mère prétend qu'il lui en manque un : on relit, on recompte. Non ! Si ! C'était Filossel qui était allé chercher les croissants. Le petit, là, qui atterrit... à ne pas confondre avec le papa qu'il escortait, celui qui a la taille non d'un oisillon mais d'une dame oiselle.³⁹

Doit-on, pour apprécier un texte, être sensible aux mots, leur conformité « le plus pire », leur place, leur polysémie « Je suis un robinet qui fuit » ou, au contraire, leur réduction à l'univocité (comme lorsque Monsieur Monsieur apprend à jouer aux cartes, et que ce sont elles qui apprennent à jouer) ? Ponti use aussi de la typographie signifiant que si, dans l'ordinaire, « la langue désigne la réalité », quand on écrit et qu'on lit « la langue devient objet de désignation » : capitales, dans *Le Dompteur de Tâche* : « UNE GOMME A DEUX COULEURS », italiques, dans *Le Jour du Mange-Poussin* : « un mange-poussin féroce et affamé ». Les jeux de mots donnent l'occasion de revenir à l'expression d'origine travestie par l'orthographe comme dans le *Nakakoué* « Quand on sera à Rivé, on sera chez moi », expression embellie par un certain merveilleux comme dans *L'arbre sans fin* lorsqu'Hippollène pénètre dans le palais des « moisselles d'Égypte ». Les images prennent les expressions au pied de la lettre : la « mâzon

clouée au sol », du *Nakakoué* est une vraie maison avec une patte vraiment percée d'un clou et dans *Pétronille*, quand il s'agit de pleurer comme une madeleine, c'est une vraie madeleine qui chiale, transformée en fontaine. D'autres expressions inversent les rôles comme dans *Le chien invisible* où c'est l'oreiller qui raconte une histoire à l'enfant qui, à son tour, récite sa leçon à son cartable. Et enfin, les fameuses règles dans lesquelles l'école excelle à enfermer le langage jusqu'à l'étouffer sont rudement malmenées : « écrabou-sillées, emmeurtrissées, concassassinées, elles explosent et... » un autre monde peut naître avec les mêmes, juste un peu moins coincées, les mêmes avec lesquelles on aura appris, non pas à appliquer, mais à jongler, non la docilité mais la virtuosité. Dans *Georges Lebanc*, c'est à travers un peuple de petits personnages, au physique indéterminé, que se déclenchent les hostilités : ils s'appellent les K'sar bolog' (prononcer K'sar bolog) – jusque-là tout va bien – mais, il suffit d'en isoler un pour que la règle de prononciation s'effondre : le Ksar bolog (prononcer Ksar Bougrr, c'est au singulier) – il fallait y penser et ne pas négliger ce petit indice de singularisation, le B majuscule dans la deuxième partie du nom, parce que, justement, c'est au singulier, mais c'est bien sûr ! Tout le monde suit ? Dans la dernière page, Ouh'ouh'you'hmmm" lui, - comment en douter ? -, se prononce Martin. Autre farce à l'exercice scolaire, p.26 « Tartignon, père de Bartignon, père de Zartignon, père de Jartignon, père de Lartignon, père de Tartalognon... », ça devait arriver...

C'est peut-être ce festival de mots et de phrases qui, à l'école, peut servir de point de départ à un travail collectif qui sollicitera toutes les attentions aux mondes intimes que Ponti convoque et sait toucher dans un désordre qui n'est qu'illusion, qu'illusion, le propre de l'art.

● Un lecteur en formation, c'est un lecteur en action

Peu de séquences de travail existent, publiées, sur Ponti comme si l'homme intimidait, comme si sa façon de raconter était imprenable, comme si, on l'en soupçonne, il craignait de voir les adultes s'emparer d'une œuvre qu'il destine farouchement aux enfants ; savamment, il les mettait à distance de toute tentative d'explication. On ne peut pas suivre avec le doigt chez Ponti. On ne peut pas lire le texte à haute voix sans parler en même temps des images, on ne peut rien résumer et encore moins demander aux enfants de rester silencieux quand ils lisent. On ne peut rien faire des instruments que le ministère de l'Éducation Nationale vient de mettre à la disposition des enseignants pour les aider dans leur tâche de maîtres de littérature. Essayons tout de même, avec prudence mais avec envie aussi, quand ces livres-là nous touchent, nous émeuvent, nous font rire, nous ramènent à ce

qu'on ne savait plus voir ni entendre, essayons d'organiser des rencontres là où il ne pourrait y avoir que croisements, quiproquos, indifférence sur le sens profond d'une œuvre en cours.

Au pays des larmes

Hulul, on le sait, avait, de temps à autre, de fortes envies de pleurer, sans savoir pourquoi. Alors, il décide de se faire un thé aux larmes, de penser à des choses tristes : les livres qu'on ne lira plus parce que les pages sont arrachées, les chaises qu'on ne réparera plus, les cuillères tombées derrière le buffet...

En écho, Ponti écrit, hommage à Lobel, une page sur les larmes : « *Il pleut des larmes. De très grosses larmes avec leur malheur dedans.* » Et, s'adossant au projet de son confrère (qu'il pleure par la même occasion), il utilise le principe énumératif dont on sait qu'il ne se décline jamais au hasard mais selon un ordre conscient ou inconscient qui produit chez les uns et chez les autres des images particulières.

On lit le début. On repère les références. On relit Lobel. On discute autour de ce drôle de conseil : « *Pars, laisse toute cette tristesse, quelqu'un d'autre peut en avoir besoin.* »

Et on regarde, sur la page d'en face, les larmes, une à une, cherchant à savoir quel malheur elles renferment. Et puis, on découvre le texte de l'encadré : des mots masqués libèrent des hypothèses qui puisent à la triple ressource des images, des formes graphiques des mots, des références qu'elles convoquent.

Un coup d'œil sur le dictionnaire montre l'importance des relatives : on classe les phrases ainsi formées, on estime leur poids par rapport aux indépendantes, on reconstitue toutes ces propositions que des étiquettes auront séparées et on imagine celles que les enfants sauront créer à partir de leur propre expérience du chagrin qu'ils enfermeront, par le dessin, dans les larmes de la pluie :

La couleur du ciel	qui ne sait plus son nom.
Un livre	entre deux nuages.
Un enfant perdu	qui n'a pas trouvé de maison.
Un vieux chat	qui fait exprès de faire rater, et de faire faire des taches.
Un cahier	que personne ne lira jamais.

Énumération : comment ne pas se reporter à la page 31, là où les souris collectent un sacré nombre de choses. Dans quel ordre, selon quelle association, par quel principe les objets laissés par la vie du monde se trouvent-ils ainsi collectés, étiquetés, ordonnés ? Et pourquoi sur l'image une

souris a-t-elle encore besoin de relier les deux bords du sac de la poubelle, et comment se fait-il que la vie, en débris, se retrouve dans les racines de la terre, dans une bibliothèque, dans les livres qui, comme celui de Brouille, sont faits des choses de la vie ? Et que dire de ce mot enlevé du corps du texte, le mot préféré des souris « fromage », une friandise écrite qui réjouit les amateurs de techno renvoyant le célèbre exercice scolaire à la trappe, aux oubliettes !

Familles de mots

Pages 26 et 27 de *Georges Leblanc*, c'est quatre heures⁴⁰, l'heure du goûter. Des familles animales se promènent sur la page de droite : un grand se déclinant en d'autres, de plus en plus petits. Quelques-uns portent des provisions, d'autres semblent les chercher sur le sol, d'autres encore attendent qu'elles tombent du ciel ou qu'elles leur échoient peut-être « naturellement ».

Hypothèses prises et notées au tableau, on découvre le texte dont les mots sont masqués, ne laissant apparaître que des indices signifiants (jambages supérieurs, inférieurs, début des mots – pour les majuscules, par exemple – fin des mots – pour les pluriels, les féminins, les terminaisons verbales...) Du sens se construit puisant à la triple source des images, des formes graphiques du lexique, des références culturelles convoquées. Le dictionnaire du texte est là pour vérifications et les familles reconstituées laissent apparaître des principes de formation que des aides – de haut niveau – vont finir de mettre à jour. C'est ainsi que, pour la Famille des Gâteaux (Brioche, père de Kouglouf, père de Pain-Olé, père de Far...) on associera la page de sommaire d'un livre de pâtisserie... Pour la famille royale (Lou Hihin, Lou Hideu, Lou Hitroi...) on joindra le texte de Prévert « *Les grandes familles* » et pour Ranelotte, mère de Gibelotte, mère de Matelotte, on rappellera la couverture de « *Ranelot et Bufollet* » et celle de « *Pauvre Verdurette*. » Sur les principes évoqués, il ne restera plus qu'à fabriquer des familles, empruntant, pour cela, à toutes les sources culturelles (gastronomie, histoire, littérature, lexique - paires, sons... - et jusqu'aux bases de la construction du système de la langue – suffixes et préfixes – Lundille, Mardille... Samedille, Dimanche, Onzemanche... - sans oublier d'apprécier ce clin d'œil à la manière litannique qu'ont les enfants d'apprendre et de réciter (sans trop comprendre ce qu'ils disent mais en optant pour la beauté de ce que ça produit Lundille, Mardille...) ou la manière stupide qu'on a de leur faire apprendre la langue

³⁹ On imagine le travail d'étiquetage à faire avec les plus jeunes.

⁴⁰ On se souvient de l'île de katreur...

en la réduisant à sa plus simple expression ce que Ponti semble caricaturer, nous signalant combien c'est tarte (tartignon, tartifiole...)

● Le temps fertile

On l'a déjà dit, dans les albums de Ponti le temps est indéterminé, l'action se passe dans la journée, une journée symbolique si l'on s'en tient aux embrayeurs « *Très tôt...* » « *Un matin...* » « *Ce soir-là...* ». Dans *Georges Lebac*, on atteint presque le cadre du jour complet qui démarre à 4h25 et se finit à 4h01. Une seule heure n'est pas précise, c'est l'heure qui bouge (p.40) : il y réunit beaucoup de personnages de son écurie : l'arbre abato, Parci et Parla, Ulysse, Blaise, Doudou et sa Doudoune, Le A, Crapouille, Le Nakakoué, etc.

Mais à minuit, heure fatidique pour les histoires, apparaît un superbe personnage, oiseau, poisson, reptile et mammifère à la fois. Cet animal vit à toutes les époques, dans tous les lieux, il se fait comprendre en n'importe quel milieu (voir la langue aquatique), « *il n'est ni gentil, ni méchant, il ne fait jamais de mal, jamais de bien. Il va, il vient* », il est unique, intemporel, apatride... comment définir mieux que ça le mythe, l'emblème de la vie intérieure, de la vie sociale poétisée, de la connaissance symbolique du monde, des peuples ? « *Quels que soient les systèmes d'interprétation, ils aident à percevoir une dimension de la réalité humaine et montrent à l'œuvre la fonction symbolisante de l'imagination. Elle ne prétend pas donner le vrai de la science, mais exprimer la vérité de certaines perceptions.* »⁴¹

Ponti, en classe, peut par ses thèmes, sa manière de les traiter agir sur ce qui est le plus difficile à transmettre et qui est à la base de toute pratique culturelle, il peut développer la croyance dans la valeur de la lecture car il sait « embarquer » dans cette aventure personnelle et sociale le corps et l'esprit « nos deux pièces » : « *...Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automates autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. (...) Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez.*⁴² » (...) « *Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et ne lui permettant pas de s'incliner au contraire.* »⁴³

Et ça, c'est un autre Blaise qui l'affirme.
Un Blaise pas rieur.

Yvonne CHENOUF

Remerciements tout particuliers à Sophie Van Der Linden à qui ce texte doit beaucoup. Nous vous conseillons très vivement la lecture de son livre « Claude Ponti » aux éditions Être.

Remerciements à Gilles Mondémé, maître de littérature à l'École Colette d'Auxerre, avec des apprentis de 6 à 8 ans.



ill : Cl. Ponti, Sur la Branche, L'école des loisirs

⁴¹ CHEVALIER J. & GHEERBRANT A., *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont, Bouquins, 1982, p.656

⁴² PASCAL, *Pensées*, n°252-821

⁴³ PASCAL, *Pensées*, idem.